

La nature ne vient jamais seule

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 38, numéro 4 (226), août 1996

La terre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32467ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1996). La nature ne vient jamais seule. *Liberté*, 38(4), 9–23.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

LA NATURE NE VIENT JAMAIS SEULE

*L'homme entend tous les cris d'angoisse
de l'Univers
et il doit y faire naître la douceur,
mais s'il échoue, il en cause le pourrissement.
Si la pomme est un peu meurtrie,
ou elle devient plus douce que les autres –
ou elle pourrit¹.*

Le petit bois de chênes

À Fabreville, un jour de l'automne 1974, j'ai planté à coups de talon une cinquantaine de glands. Les chênes rouges qui en sont sortis atteindront bientôt quinze mètres. Pendant vingt ans, j'ai multiplié l'humus autour d'eux en épandant des feuilles mortes, dix à vingt fois plus que les arbres n'en donnent annuellement. Par ce procédé bon marché, ai-je vraiment réussi à accélérer leur croissance, comme je le souhaitais ? Faute d'arbres témoins soumis à des conditions différentes, je n'en suis pas sûr, mais je présume que l'entreprise a eu un effet. Si je me trompe, j'aurai au moins détourné de l'enfouis-

1. *Dialogues avec l'ange*, édition intégrale, traduit du hongrois par Gitta Mallasz, Paris, Aubier, 1990, p. 209-210. Ce livre est le compte rendu des révélations spirituelles obtenues en 1943 et 1944 par quatre jeunes juifs hongrois. Trois d'entre eux sont morts en déportation peu après, et la quatrième a témoigné.

sement des tonnes de feuilles (environ trois mille sacs jusqu'ici), avec l'espoir que Lao Tseu ait dit vrai : « Accepter toutes les immondices du royaume, c'est être le seigneur du sol et des récoltes². »

Par endroits, le sol s'est élevé de près d'un mètre et ma cabane a l'air de s'enfoncer dans l'humus. Un coup de fourche sous les feuilles fait apparaître une foule de radicelles blanches et abondamment chevelues. Dans les couches nouvellement décomposées, elles doivent trouver l'eau, l'azote des feuilles, le phosphore, la potasse et le calcium donnés par des cendres de bois franc non lessivées, vraisemblablement aussi des métaux lourds (qui ne semblent pas trop nuire), et suffisamment d'oligo-éléments. Aux feuilles et aux cendres, il faut ajouter du compost de journaux, de bandes de gazon précultivé, et des vers de terre apportés pour augmenter le nombre d'espèces. Ces dernières manœuvres m'ont rendu curieux des invertébrés, que je comprends encore assez mal³. Si un jour une logique apparaît dans leur

2. Cité par Michel Mustin dans *Le Compost. Gestion de la matière organique*, Paris, François Dubusc, 1987, p. 117. Ce livre de 954 pages est la bible du comportement par rapport à la biomasse – bible ultrabouvardienne, qui fait de Flaubert un prophète malgré lui, si j'en crois le chapitre II de *Bouvard et Pécuchet* : « Excité par Pécuchet, il eut le délire de l'engrais. Dans la fosse aux composts furent entassés des branchages, du sang, des boyaux, des plumes, tout ce qu'il pouvait découvrir. » (*Flaubert*, Paris, Robert Laffont, 1981, coll. « Bouquins », p. 579).

3. Ce flottement dans la compréhension de ce qui vit, j'ai eu tout récemment la surprise de le voir exprimé par Barry Lopez dans *Rêves arctiques* : « Nous devons considérer que les animaux continuent à opposer leur mystère à nos approches rusées, qui incluent des sciences aussi élaborées que la biochimie et la génétique. (...) Plus le zoologue l'observe attentivement, plus l'animal qu'il a sous les yeux semble, comme un homme, le reflet de cette organisation de l'énergie que prédit la mécanique quantique pour les particules qui composent un

comportement, j'aborderai l'étude des vertébrés, puis, qui sait, dans quelques siècles, si tout va bien, peut-être l'étude des primates et même celle du destin des peuples.

Sous l'humus, il n'y a que du sable presque pur. Quand ce sable affleurerait, il nourrirait des bouleaux gris chétifs, tordus et lents, et la multiplication à leurs pieds des antennaires et des épervières était le signe immédiat de la détresse du sol (la fleur de l'épervière orangée est un SOS).

Que j'aie réussi ou non à multiplier leur force et leur vitesse, les chênes m'auront soufflé que l'amélioration du sol est l'unique intervention durablement utile aux plantes. Les soins donnés à la végétation n'ont qu'une valeur momentanée. Les principes d'immunité et de défense contre les maladies fongiques et les insectes sont dans le sous-sol.

En grandissant, le petit bois a attiré des oiseaux, des marmottes, des écureuils, des mouffettes, des rats laveurs de passage. Pour les animaux chassés par le déboisement sauvage, c'est un refuge. Un lièvre y a élu domicile plusieurs hivers ; il se nourrissait sur la neige qui mettait à sa portée le bois des basses branches des poiriers et des pruniers. Qui l'a vu immobile sous la pleine lune, blanc sur blanc, trahi par son ombre, puis filant comme pour essayer de s'en défaire, ne pourra

atome.» (Coll. « 10/18 », 1993, n° 2359, p. 246). Et plus loin, page 365 : « La nature, c'est comme la poésie : sa cohérence est inexplicable, sa signification transcendante, et elle a le pouvoir d'exalter la valeur de la vie humaine. » Une lecture récente, *Earthworm Ecology and Biogeography in North America* (Ann Arbor, Lewis Publishers, 1995), m'apprend qu'un certain *lombricus festivus* est familier de la vallée du Saint-Laurent. Je connaissais un peu *terrestris* et *rubellus*, mais *festivus* ? J'ai dû le rencontrer sans le reconnaître et toute mon étude des vers est à recommencer.

jamais l'oublier. La capture et la translation des marmottes dans la forêt (vingt une certaine année) m'auront tenu assez occupé. Les mouffettes ont toujours émigré d'elles-mêmes, après un séjour variable. La quantité invérifiable de galeries et de chambres sous ma cabane me fait redouter que le sol se dérobe, mais jusqu'ici rien ne bouge.

Le jour où je cesserai de surveiller ce petit bois, le bulldozer d'un promoteur immobilier y entrera probablement. Ils entrent partout. En quelques heures, il annulera le résultat d'années de soins. Qu'est-ce que la nature y aura gagné? Peu de chose, mais j'aurai fait quelques pas dans la même direction qu'Olivier de Serres, La Quintinie ou Arnauld d'Andilly⁴, et les longs moments que j'aurai consacrés au soin des chênes et des environs auront été une joie d'un genre spécial, au prix pour ainsi dire augmenté par les doutes que je nourris périodiquement sur toute cette activité fébrile.

La nuit sainte

Imaginez une nuit de la mi-avril, à la lune montante, une année où Pâques est venu tard et où la neige a fondu tôt. Après l'action, la contemplation vous accompagne dans un grand jardin. L'herbe a été grattée, l'odeur de la terre est libre, les vers réveillés font leur remue-ménage dans les feuilles mortes, et la lune monte. Vous voyez les étoiles, un bolide qui passe. Le chant de l'*Exsultet* est avec vous: «Sois heureuse aussi, notre terre, illuminée de tant de feux...»

4. Trois agronomes d'avant Liebig et la chimie agricole. Le premier, auteur du *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs* (1600). Le deuxième, directeur des jardins des domaines royaux, sous Louis XIV, auteur des *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers* (1690). Le troisième, jardinier de Port-Royal des champs, auteur d'un ouvrage sur la taille des arbres fruitiers, réédité récemment.

Jusqu'où la fécondité peut-elle aller?

Je ne vois pas l'extrémité de la réponse à cette question. En même temps, elle n'a rien d'insoluble. Elle n'est donc pas décourageante. On peut y avancer année après année. Partant d'un espace parfaitement stérile, d'une étendue à la portée des forces d'une personne et des outils manuels, jusqu'à quel degré de fécondité naturelle peut-on conduire la terre? Au fil du travail qui s'impose pour faire évoluer la réponse, on voit le sol nourrir des plantes de plus en plus exigeantes (jusqu'à des artichauts). Lentement mais sûrement, on va d'émerveillement en émerveillement.

J'ai lu il y a des années un livre sur les ermites⁵. Un de ces farfelus, qui cultivait un jardinet à la lisière d'un bois, se définissait comme un « pieux cultivateur ». Il travaillait de concert avec la forêt pour améliorer son sol. J'ai pensé souvent à lui depuis lors, comme à un compagnon, sans savoir s'il vivait toujours.

J'ai connu un nommé Pierre Valentin qui avait consacré des années à l'étude des *Stromates* de Clément d'Alexandrie et à l'idée des limites du savoir chez les présocratiques et chez Platon, mais quant à l'étude des limites de la fécondité de la terre, je ne connais personne⁶. Si cette fécondité n'a pas de limite repérable et qu'on la voit pourtant bornée ou déclinante par endroits, à part quelques catastrophes naturelles, ce ne peut être que l'humanité qui la freine en dérogeant par inattention à l'honneur d'être son alliée.

5. Serge Bonnet et Bernard Gouley, *Les Ermites* (Paris, Fayard, 1980).

6. C'est plutôt le contraire que j'observe. On paraît redécouvrir la puissance de fécondité d'un sol vivant. Voir par exemple: Claire Gagnon, «Le lombric, meilleur ami du laboureur», dans *Québec Science*, novembre 1995, p. 6-7.

Le goût perdu

J'ai deux pruniers italiens dont j'ai fait goûter les prunes à des amis. Ces arbres n'ont jamais été arrosés d'insecticides ni de fongicides, jamais nourris d'engrais solubles. Je lutte contre les charançons par la technique des draps. On étend des draps sous l'arbre et on le secoue. Les charançons tombent. Ils sont noirs. Visibles sur les draps, il est facile de les écraser. Malgré tout, il arrive que ces animaux, aidés par un hiver difficile ou un printemps froid qui affaiblissent les arbres, me battent à plate couture. C'est de bonne guerre. Quand ils sont vaincus, les prunes récoltées ne ressemblent en rien à celles du commerce, gorgées d'eau par l'engrais soluble, bourrées d'insecticide, sans goût, cueillies vertes, pourries avant d'être mûres et d'une texture à mi-chemin entre le pneu et l'éponge. Guy Debord avait-il raison de dire que la civilisation du spectacle avait « secrètement changé » les choses ? Les mots « prune », « carotte », « navet » demeurent, mais la réalité n'est plus la même. Plusieurs de mes amis peuvent l'attester pour les prunes.

Le sens sacrificiel

Celui qui, ne serait-ce que pour assumer avec une vérité entière sa condition de carnivore, s'est plié à la terreur de tuer de sa main des animaux pour manger (surtout des animaux d'élevage, auxquels il avait eu le temps de s'attacher), ne peut pas ignorer le côté sacrificiel de la vie. Celui-là, peut-être, a parlé aux animaux avant de les abattre, leur a demandé pardon de la nécessité où il était, et peut-être, comme le pensent certains autochtones⁷, les animaux ont-ils consenti et pardonné.

7. « Il est possible, écrit Barry Lopez, que les chasseurs punuks aient su exactement quels mots dire à la baleine pour qu'elle ne parte pas

Dans la ligne de cet effort de vérité, le christianisme a comparé le Christ à l'agneau de Pâques et donné la hiérarchie paulinienne: «Tout est à vous, mais vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu». Cette réaction en chaîne de la dépossession, en vertu de laquelle aucune vie terrestre ne s'appartient, finit par rattraper tout le monde. C'est un fait, et ce que j'en aurai pensé (ou cru en penser, étant téléguidé, conditionné, programmé de mille manières comme tout le monde) importera peu en fin de compte.

L'apparition-disparition

La cabane qui, chaque année, disparaît un peu plus dans les chênes aux feuilles grandes comme des mains, les animaux qu'on ne voit pas mais qui sont là, quelque part, et qui vous écoutent peut-être – cela compose un mode d'existence que seule brise par moments l'apparition-disparition: la cabane brièvement visible quand le vent retrousse des branches, une marmotte qui sort la tête et la retire, un oiseau perché qu'un ébrouement ne signale pas assez longtemps pour qu'on le localise dans le feuillage... Ces interruptions dans l'imperceptibilité sont les figures de la cohérence et de la vie de l'esprit telles que je me les représente: des inégalités brusques, d'une périodicité et d'une amplitude imprévisibles et ingouvernables sur un sismogramme généralement sans relief.

consternée, pour qu'elle ne sente pas le poids de sa mort.» (*Op. cit.*, p. 533). Lopez évoque ces chasseurs des confins de la Sibérie (presqu'île des Tchouktches) au moment où il s'interroge sur les rapports entre «une existence compatissante» et «l'horreur et le sang inhérents à toute vie».

Le plantain

*J'ai toujours laissé le plantain pousser ;
Il se plaît ici, pourquoi le chasser ?
Je m'y plais aussi, je ne supporterais pas qu'on me chasse
Aussi longtemps que je ne dérangerai rien.*

*Le bonheur du plantain soit mon honneur ;
Il a habité ma terre pauvre, il s'en est contenté,
Pour qu'aux jours démunis je puisse penser :
« Monseigneur le plantain m'accompagne. »*

Saint-Lin

Le nom de Saint-Lin sonne comme la cloche aigrette d'une chapelle. Je l'entends souvent à Montréal quand je n'y suis pas allé depuis longtemps. C'est le rappel de ce qui arrive dans la forêt : cet automne, personne n'aura récolté les hydnes sinués ni les clavaires ; les trompettes des chanterelles à flocons se seront remplies d'eau⁸ ; le dégel a dû emporter les restes du pont ; et l'écrevisse ? Je ne l'ai vue qu'une fois, filant sur le fond de sable du ruisseau dont elle avait presque la couleur, et je porte continuellement le deuil de cette vue. Pourquoi faudrait-il choisir entre la nature et la culture ? Je fais partie des deux ; j'ai besoin des deux, simultanément ou en alternance, comme de deux domaines de faits. Qu'est-ce qui, mieux que la nature, sait en venir au fait et ne jamais le quitter ?

8. Aux dernières nouvelles, un voisin russe se charge des champignons. Étranger à toute science extérieure, il semble, comme les animaux, en avoir une intérieure qui ne le trompe pas. Il mange les champignons dont la couleur lui plaît. Seuls certains chapeaux jaunes ou rouge vif lui inspirent des soupçons. Il fait sécher les champignons dans son grenier et, au moment de les manger, les plonge dans l'eau pour les regonfler.

La clairière

On entre dans la forêt par une voûte végétale étroite. Un peu plus loin, c'est la clairière – une éclaircie qui reste des travaux de déboisement d'il y a quarante ans et qui rétrécit rapidement. Un 8 décembre au soir, j'y ai écouté les variations de l'offertoire de d'Andrieu sur *O filii et filiae*. L'affinité de la musique et de la forêt, que j'ai éprouvée cette fois et tant d'autres, Freeman Dyson l'a merveilleusement suggérée dans *Les Dérangeurs de l'univers*. Au chapitre huit, il raconte une promenade en famille dans les eucalyptus de Berkeley. « Au retour, comme nous traversons la forêt qui entourait la maison, un son étrange nous parvint par la porte entrouverte. Les enfants se turent et nous restâmes sur le perron à écouter en silence. » C'était le huitième prélude, en mi bémol mineur, du *Clavier bien tempéré*, joué par Edward Teller qui était entré en leur absence et s'était assis au piano. Je ne sais pas ce qui m'arrête, comme apparemment cette famille, dans l'association musique-forêt : le fait qu'elles soient proches l'une de l'autre, ou éloignées, ou les deux, ou autre chose, par exemple le fait que la libre concentration végétale soit un milieu propice à la réception des sons. Qui sait ?

Dyson a formulé quelques principes que je cherchais sans m'en rendre compte : « Le culte de l'évanescence maintient l'homme en harmonie avec le monde naturel. Il contrôle notre tendance à unifier, à homogénéiser, à oblitérer la diversité naturelle par la technologie. Il contrôle notre tendance à nous unifier et nous homogénéiser nous-mêmes. Il préserve notre humilité face à la prodigalité de l'univers⁹. » Tout ce qu'il y a d'humainement bon dans l'attention à la nature m'a paru

9. Freeman Dyson, *Les Dérangeurs de l'univers*, Paris, Payot, 1986, respectivement p. 111 et p. 262 pour les deux passages.

compris dans ces quelques propositions limpides. Le culte de l'évanescent, dont Dyson note justement l'importance dans la poésie de Hopkins, n'est peut-être pas étranger au fait que je préfère de loin la publication sans lendemain, dans des revues, à la publication de livres.

Le ruisseau

J'ai lu Platonov au bord du ruisseau. Le récit russe s'accorde bien avec cette eau couleur d'aiguilles roussies et de feuilles pourries, qui coule sous la glace la moitié de l'année. Le récit creuse imperceptiblement et sûrement son lit. Les accidents de l'ironie sont absorbés par le courant. « En mars 1930, certain pauvre, *homme cordial épuisé par les soucis de la réalité générale*, prit un train de grande ligne et quitta la ville du pouvoir suprême... » (Je souligne le passage qui m'émerveille.) Si la philosophie est dans la force de l'idée, la littérature est dans la force du fait, et le fait est au style ce que l'eau est au courant. La littérature existe-t-elle pour rappeler le fait contre les discours qui le cachent ou le dénaturent en prétendant l'élucider, oubliant que la complexité inextricable du fait est au-dessus de tout ?

La cascade

Aucun sentier ne mène à la cascade. On y accède en remontant le ruisseau dont les bords escarpés ne sont pas partout accessibles. Il faut monter parallèlement, s'approchant, s'éloignant, vérifiant que l'eau est toujours là, jusqu'à ce qu'on entende le bruit. Mais on n'entend le bruit qu'au printemps et en automne, dans les périodes de grandes pluies. À moins d'un hasard improbable, pour découvrir la cascade, il faut savoir qu'elle existe, et on peut l'imaginer disant : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvée. »

La coupe à blanc

À la fin des années quatre-vingt, la terre voisine a été déboisée. J'évite de regarder le chaos de branches qu'on y a laissé et les arbres restés debout, qui n'ont plus l'apparence d'arbres, ayant perdu par excès de mutilation toute capacité d'harmonisation de leur forme. J'ai souffert autant de cette coupe sauvage que de la fermeture, pendant plusieurs années, de la bibliothèque centrale de Montréal pour risque d'écroulement. Est-ce qu'il y a deux soins, un de la nature et un de la culture? Le même manque de considération sévit des deux côtés.

En 1995, j'ai entendu dire que le gouvernement du Parti québécois coupait les subventions pour la conversion à l'agriculture biologique. Je n'ose pas croire que ce gouvernement ait pris une décision si rétrograde. Les agriculteurs savent que les épandages empoisonnent la terre, l'air, et les empoisonnent eux-mêmes, mais la taille des exploitations, qui demande en agriculture biologique une main-d'œuvre importante, les empêche de sortir seuls de ce cauchemar.

Aimez-vous la Terre? Bernanos l'aimait: « Quand je serai mort, dites au doux Royaume de la Terre que je l'aimais plus que je n'ai jamais osé le dire. » Le staretz Silouane, de la province de Tambov, qui avait connu au Mont-Athos un certain père Anatole, qui avait connu lui-même saint Séraphim de Sarov, modèle du staretz Zossime des *Karamazov*, écrivait pour sa part: « Enfant, j'aimais le monde et sa beauté; j'aimais les jardins et les forêts (...) Mais depuis que j'ai connu le Seigneur, tout est changé dans mon âme devenue sa prisonnière. Je ne désire plus ce monde¹⁰. » Il me manque des données pour comprendre ce retournement. C'est aussi une

10. Silouane, *Écrits spirituels*, Abbaye de Bellefontaine, 1976, p. 28.

manière de coupe à blanc, et le Christ n'a jamais eu cette indifférence pour ce qui l'entourait. Les mots désagréables des Hébreux sur les jardins de Babylone, je ne les comprends que par l'amertume de la déportation. J'ai aimé, dans une vision d'Anne-Catherine Emmerich, entendre le Christ faire à des villageois un exposé sur le choix de l'emplacement d'une vigne, sur la sélection des plants et sur les façons culturales souhaitables. Et j'ai une gratitude infinie pour ma marraine, qui m'a appris la botanique le long des routes de Champagne où elle m'emmenait marcher. Le lotier, le laiteron, la scabieuse, fleur préférée de Cézanne, la rhinanthé, l'achillée, l'aigremoine, la chicorée, la molène, la renouée, la patience crépue, la mauve, la verveine, le pas-d'âne, le millepertuis, la saponaire, la tanaïsie, le mélilot, la bourse-à-pasteur et tant d'autres plantes que j'ai pour la plupart retrouvées ici sont toujours mes litanies, autant que celles des saints. Je les trouve heureux, ceux à qui une âme généreuse a épargné une existence d'ectoplasmes en leur apprenant à nommer ce qui vit près d'eux. Ils y ont peut-être gagné une acuité de conscience sans laquelle l'existence du monde (et peut-être aussi la leur) serait restée floue, générale, abstraite, flottante.

La pluie

Un soir, après une journée digne de Jean Rivard, je me suis laissé tomber sous le pin blanc qui ferme la clairière au nord. Mon ami Marcel, qui bûchait avec moi, venait de repartir. C'était en septembre, il faisait encore chaud. Je ne pouvais plus bouger bras ni jambes. J'ai entendu des gouttes de pluie sur les aiguilles, *j'ai entendu*, ce qui s'appelle *entendre*, chose pas si fréquente dans mon cas. L'épuisement m'avait rendu perméable au point où ce qui arrive est une révélation. Le bruit

des gouttes m'a vraiment pénétré, et avec lui l'essence merveilleuse de la pluie. J'aurais voulu exprimer cela d'une manière qui figure, sans les dire, l'étrangeté et l'intensité de l'expérience, mais je n'ai pas réussi. C'était comme si, en ouvrant une porte dans la conscience, la perte des forces m'avait privé du support où quelque chose qui me satisfasse aurait pu être composé. Écoutant, immobile, j'ai attendu que la capacité de rétention d'eau des aiguilles s'épuise et que la nuit tombe. À défaut de poème, j'avais sans doute grandi un tant soit peu, du moins s'il est vrai que « seuls possèdent la nature et la terre ceux à qui elles sont entrées dans le corps par la souffrance quotidienne des membres rompus de fatigue¹¹ ».

La vérité de la forêt

Rien n'est escamoté dans la forêt. Partout des loupes, des chicots, des chancres, des chablis, des troncs cassés ou en charpie, mêlés à tous les signes de vie. Tocqueville a montré cela bien mieux que je ne saurais le faire dans l'une des six magnifiques pages de *Voyage au lac Onéida* et dans *Quinze jours dans le désert* : « Ainsi que dans les forêts soumises au domaine de l'homme, la mort frappe ici sans cesse, mais personne ne se charge d'enlever les débris qu'elle a faits. Tous les jours ajoutent à leur nombre ; ils tombent, ils s'accumulent les uns sur les autres ; le temps ne peut suffire à les réduire assez vite en poussière et à préparer de nouvelles places. Là se trouvent couchées côte à côte plusieurs générations de morts¹². » Ce spectacle dédommage un peu de celui des gens (dont je suis) que la force des

11. Simone Weil, lettre à Xavier Vallat, 18 octobre 1941.

12. Alexis de Tocqueville, *Œuvres complètes*, tome V, Paris, Gallimard, 1957, p. 369.

choses oblige – d’autant plus qu’ils ne le sont pas – à se montrer brillants, frais, appétissants, et à s’exciter au dynamisme pour être vendables.

L’écart entre l’allure de la société et de la forêt grandira dans le monde qu’on voit s’installer. Si le cours des choses ne change pas, il n’y aura plus de place pour les non-appétissants – les morts, les vieillards, les laids, les pauvres, les attardés, les malades, les éclopés de toutes sortes. Ils feront trop honte à l’excellence, à la performance, aux réussites éclatantes du partenariat mondial pour ne pas être condamnés, en plus d’être cachés.

Je me suis souvent demandé d’où pouvait venir l’horreur de la nature que j’observais chez certains. Était-ce de l’impossibilité d’accepter l’insuffisance de la vie terrestre, que la nature n’a aucun scrupule à montrer ? La dureté de la vérité de la nature, je l’ai vue chez un poète vénézuélien¹³ qui ne se cachait aucun dard, aucun croc, aucun venin, rien de l’état de guerre naturel où, merveilleusement, quand les forces en présence ont l’air de s’ignorer ou se compensent, on peut voir aussi la paix.

La chapelle blanche

Entre la clairière et la cascade s’élève une butte rocheuse où j’ai pensé longtemps bâtir une chapelle. J’avais tout imaginé : la place, les dimensions, la hotte pour transporter les pierres, le bac à ciment, le dosage du mélange de chaux à blanchir, la demande de permis à la municipalité, et jusqu’à la réaction du conseil municipal qui, de surprise, d’horreur ou d’hilarité – saisi de toute façon – risquait de tomber raide mort. La

13. Juan Liscano, *Les Nouveaux Jours*, Paris, Belfond, 1986.

chapelle n'existe toujours pas, mais elle est tellement faite pour la butte, et la butte pour elle, que je la vois dans tous les détails, comme si elle était construite.